

La langue française, victime idéologique

Le français est perçu comme étant la langue de la France, voire sa propriété, symbole de son unité et de sa générosité lorsqu'elle en fait bénéficier d'autres peuples. Il est aussi souvent perçu comme une langue unifiée, immuable dans le temps, l'espace, la société, les usages, exempt de variation, de mélanges, d'hétérogénéité. Langue supérieure, il serait capable d'exprimer certaines choses de l'esprit et de le cultiver mieux que d'autres. Dès lors, être monolingue en français normatif écrit selon une unique norme grammaticale, lexicale et orthographique serait normal, voire souhaitable.

Dogmes

Le français serait, à l'international, le garant d'une diversité face à une tendance hégémonique supposée de l'anglais et, en France, le garant d'une unité face à une tendance communautariste supposée des langues dites régionales et de l'immigration. D'où l'idée que le français doit occuper en France et à l'échelle mondiale, la place éminente due à son rang. Toute remise en question de cela est perçue comme un sacrilège, ce qui alimente un discours alarmiste permanent.

Au risque d'étonner ceux que, précisément, on n'a jamais laissés s'interroger sur ce supposé consensus, un travail scientifique permet d'affirmer qu'il s'agit là d'une idéologie, c'est-à-dire un prêt-à-penser dogmatique qui empêche de penser. Heureusement d'ailleurs, car si cette idéologie était effectivement et largement appliquée, le français serait déjà mort, et même mort-né puisqu'il n'aurait jamais pu naître, ni aucune autre langue. Mais les dynamiques sociales complexes, les aléas historiques, les usages spontanément adaptés au terrain, le libre-arbitre des individus, se développent quoiqu'en réprovent les idéologies par lesquelles on voudrait les contrôler.

Le français a été construit à partir du XVI^e siècle comme langue supradialectale écrite en remplacement du latin dans diverses zones d'Europe du nord. Il n'a été progressivement répandu comme langue parlée, d'abord à côté puis parfois à la place de langues locales, qu'à partir du XIX^e et surtout au cours du XX^e siècle, aussi bien en Europe (France, Belgique, Suisse...) qu'ailleurs (Amérique du nord, Afrique...), notamment par la coercition et la colonisation.

Dans les anciennes colonies, sa diffusion a surtout eu lieu après les indépendances. Ses usages se sont ainsi multipliés de façon récente, le français étant, même historiquement, la langue parlée de tous les francophones et pas particulièrement celle des Français. L'état français se l'est approprié comme totem de son unité, mais, malgré son nom, le français n'est ni plus ni moins « de France » que la toile de Jean n'est « de Nîmes ».

Car, bien sûr, qui dit diffusion dit diversification par adaptation aux contextes, aux besoins, aux langues de ceux qui s'en sont emparées. D'où un foisonnement de normes, d'accents, de néologismes, de façons diverses d'être au monde et de dire ses identités en français, qui sont le signe de la vitalité de la langue. Tout le contraire d'une fixité sclérosante, de l'arrêt du changement dont sont affectées les langues mortes.

Il est parfaitement contradictoire de viser à la fois une plus grande diffusion et une plus petite variation d'une langue. L'arrogance avec laquelle sont souvent affirmés la prétendue « supériorité » (voir « universalité ») du français et le mépris des supposées « fautes » et autres « déformations » des usages par d'autres est un répulsif des plus sûrs. Même chose pour la contradiction absurde entre un français présenté à la fois comme un garant de diversité contre un anglais supposé exclusif et comme un garant d'unité contre une France plurilingue, dont on fait tout pour chasser les autres langues et même diverses formes de

français. Après tout, comme toute langue, le français est au service des gens et non le contraire : le révéler en lui-même et pour lui-même n'a guère de sens ni d'avenir.

Ceux qui en ont eu besoin, bon gré mal gré, s'en sont emparé et l'on fait vivre. Il n'y a jamais eu autant d'usagers du français qu'aujourd'hui. Et l'on voit de nouvelles normes du français être légitimées à Montréal, à Alger, à Marseille... Et l'on voit de nouvelles formes de français - qui donneront peut-être un jour de nouvelles langues comme le latin a donné les langues romanes - naître vigoureusement dans les grandes villes africaines, où ces langues françaises deviennent des langues usuelles et véhiculaires. Proportionnellement, la place du français dans le monde est peut-être en légère diminution, mais, vu depuis le 2e rang, par ses fonctions et son statut international parmi les milliers de langues du monde, est-ce vraiment un problème ? Et dans le monde statutairement francophone (ou presque, comme en Algérie) les pratiques du français se développent...

Si l'on voit avec optimisme le français comme une langue parmi d'autres pour tous ceux qui souhaitent l'utiliser, souplement, librement, diversement, sans phobie des métissages et des innovations, alors il continuera à permettre la rencontre de gens différents.

Philippe Blanchet
PREFics
Université Rennes 2